LE REGARD OBLIQUE

Clé épistémologique majeure

Peggy LARRIEU

« *La vérité, nous ne la voyons jamais que du coin de l'œil, en biais. Il suffit de tourner la tête et la voilà mensonge* ».

Juli Zeh, *Corpus delicti*

Dans la Galerie nationale de Londres, se trouve le célèbre tableau *Les ambassadeurs*, peint en 1533 par Hans Holbein le Jeune. De chaque côté de l'œuvre, deux personnages, élégamment vêtus : sur la gauche, Jean de Dinteville, ambassadeur de France en Angleterre de février à novembre 1533 ; sur la droite, Georges de Selve, évêque de Lavaur, lui aussi occasionnellement ambassadeur. Les deux hommes, qui fixent l'observateur, sont accoudés de part et d'autre d'un meuble comportant deux étagères, occupant le centre du tableau. Ces étagères sont garnies d'objets qui se rattachent au *quadrivium*, les quatre sciences mathématiques parmi les sept arts majeurs : l'arithmétique, la géométrie, la musique et l'astronomie.

Sur l'étagère supérieure sont posés, sur un tapis rouge aux motifs géométriques complexes, une sphère céleste, une horloge solaire cylindrique, un quadrant blanc placé derrière un autre quadrant, un cadran solaire polyédrique, un instrument de mesure astronomique que l'on nomme un *torquetum*, ainsi qu'un livre à la reliure rouge, possédant un lourd fermoir doré. Sur l'étagère inférieure, on relève un globe terrestre, un livre de mathématiques à demi ouvert par une équerre, un compas, un luth, un second livre ouvert et quatre flûtes dans leur étui.

L'arrière-plan est occupé par un rideau de velours vert dont un repli révèle à peine, dans le coin supérieur gauche, un crucifix. Le sol présente un pavage aux savants motifs géométriques d'où se détache, comme situé en dehors de l'espace de la peinture, une forme méconnaissable de face, ressemblant vaguement à un *os de seiche*. Pour l'observer convenablement, l'observateur doit changer son point de vue et se placer à la droite du tableau. Il apparaît alors que cette figure cachée au

premier regard est en fait *un crâne*. Sur le bonnet de Jean de Dinteville, se trouve une épingle qui rappelle la devise *Memento mori* (« Souviens-toi de la mort »).

Par une déformation réversible de l'image, Holbein fait apparaître un objet qu'une perspective traditionnelle ne permet pas de voir. Il s'agit là d'une application de la technique picturale de l'anamorphose[1], qui consiste à modifier la perspective jusqu'à l'anéantissement de son pouvoir de représentation, de sorte qu'elle se redresse lorsqu'on la regarde d'un autre point de vue. L'image perd d'abord de sa lisibilité, la signification ne se donne plus à voir de façon immédiate, elle est à rétablir, à reconstruire. C'est par un déplacement de l'angle d'observation, et plus particulièrement en adoptant *un regard oblique*, une lecture déviée, « en marge », que l'on peut en percevoir la signification.

Il existe bien d'autres exemples d'anamorphoses, dans le domaine artistique notamment, où la technique a permis de contourner la censure en montrant, sans montrer, ce qu'il était interdit de montrer. Au XV^e^ siècle, Erhard Schon parle « d'image cachée » à propos de son tableau *Paysage*, qui dissimule les portraits de Charles Quint, Ferdinand I^er^, Paul III et François I^er^. Dans ces différentes illustrations, l'anamorphose se présente comme « un art de la perspective secrète », selon Albrecht Dürer, une énigme à résoudre.

De manière générale, l'anamorphose est une représentation défigurée d'une image par modification de la forme. L'auteur d'une œuvre utilise un dispositif optique ambigu, pour ne pas dire paradoxal, qui cache tout en montrant, qui masque donc la réalité. La perspective est « dépravée », c'est-à-dire déformée pour être dissimulée. Mais l'usage s'étend au-delà de la peinture et on en trouve

[1] J. Baltrusaïtis, *Les perspectives dépravées*, tome 2, *Anamorphoses*, Paris, Flammarion, 1996.

illustration dans le domaine littéraire[2]. Ainsi, dans plusieurs de ses pièces, Shakespeare fait référence à l'anamorphose pour désigner une erreur de jugement qu'un point de vue oblique permet de rectifier. Par exemple, le chagrin et les larmes peuvent, en tant que biais cognitifs, fausser la perspective. Certaines de ses comédies, telles que *Tout est bien qui finit bien* ou *Le Marchand de Venise,* sont construites sur une erreur d'appréciation de l'identité des personnages et il faut attendre le dénouement pour qu'un juste point de vue soit rétabli.

En jouant avec les lois de la perspective, l'anamorphose sème le doute sur les sciences, la perception, et impose de trouver un autre mode de lecture de l'œuvre. Elle force à être mobile, tant physiquement qu'intellectuellement. Elle évoque la fuite du sens et la vanité du savoir dont l'emblème est le crâne des *Ambassadeurs* d'Holbein. Dans tous les cas, elle repose sur une philosophie de la réalité factice, illusoire[3]. La perspective réelle doit être restaurée par un point de vue oblique. Peut-être peut-on considérer que la réalité est toujours illusoire, de sorte que le regard oblique serait une clé épistémologique majeure. L'objet du présent article consiste simplement à proposer d'en faire application en renfort des concepts d'inter-, de pluri- et de transdisciplinarité, dont les limites peuvent être mises en évidence.

I. Limites de l'inter-, pluri- et transdisciplinarité

L'inter-, la pluri- et la transdisciplinarité désignent la manière dont un objet peut être étudié par plusieurs spécialités réunies, abordé à leur intersection, ou se trouver au cœur de plusieurs d'entre elles et traverser leurs frontières. Elles traduisent, chacune à leur manière, la nécessité d'aborder le réel autrement que par l'analyse disciplinaire (ou monodisciplinaire). Elles expriment ainsi, de trois façons, un

[2] C. Kossaifi, « Jeux de perspectives et effet d'anamorphose chez Longus, Théocrite et Ovide : l'invention de la fiction », *in Roman grec et poésie*, Lyon, MOM, 2018, p. 161.

[3] C. Fromholtz, « L'anamorphose, masque de l'irreprésentable en peinture et en littérature », Journées doctorales, Université de Strasbourg, 2010 (en ligne).

même refus, fondé sur le soupçon qu'une discipline, à elle seule, serait condamnée à ne donner du réel qu'une image tronquée ou parcellaire.

Il faut toutefois distinguer ces trois formes de dialogue[4]. La pluridisciplinarité peut être définie comme l'observation d'un même objet par plusieurs disciplines à la fois. Par exemple, l'intelligence artificielle peut être analysée d'un point de vue scientifique, éthique, juridique, etc. Les différentes approches sont alors plutôt juxtaposées et non confrontées. Ensuite, la transdisciplinarité évoque l'idée d'une transcendance, d'une instance scientifique capable d'imposer son autorité aux disciplines particulières. Elle concerne, comme le préfixe « trans » l'indique, ce qui est à la fois entre, à travers et au-delà de toutes les disciplines. Mais elle postule qu'il existe un niveau de réalité qu'il est possible de saisir[5]. L'interdisciplinarité permet, quant à elle, une mise en commun de différentes disciplines afin de faire apparaître une zone intermédiaire. L'intérêt porte sur les confins et les recoupements mutuels entre les matières ; il s'agit d'une connaissance des limites ou d'une connaissance aux limites. Elle est donc de type limitrophe, alors que la transdisciplinarité est de type systémique, et la pluridisciplinarité de type cumulative.

L'état actuel de la science incite à privilégier l'objectif de l'interdisciplinarité, par opposition aux deux formes « d'utopie » que représentent la pluridisciplinarité, laquelle échoue à constituer un champ théorique commun, et la transdisciplinarité qui, par l'intégration des différentes disciplines, vise une unification, une sorte « d'*esperanto* scientifique »[6]. Tandis que l'interdisciplinarité permet de les articuler entre elles.

[4] F. Ost et M. Van de Kerchove, « De la scène au balcon, d'où vient la science du droit ? », *in Normes juridiques et régulation sociale*, Paris, LGDJ, 1991, p. 77.
[5] B. Nicolescu, *La transdisciplinarité, Manifeste*, Monaco, Éditions du Rocher, 1996, p. 66.
[6] F. Ost et M. Van de Kerchove, « Avant-propos : pour une épistémologie de la recherche interdisciplinaire en droit », *Revue interdisciplinaire d'études juridiques*, 1982/1, vol. 8, p. 1.

L'interdisciplinarité met en lumière des interrelations jusque-là invisibles. Plutôt que sur la spécialisation, comme il est de tradition, l'accent est porté sur la reconnaissance et l'intégration des connexions. La démarche permet d'échapper au discours dogmatique et de développer un regard critique sur l'objet traité. C'est cette dimension subversive de l'interdisciplinarité qui est, sans doute, de nature à expliquer le regain d'intérêt qu'elle suscite aujourd'hui « en période de crise du discours dominant »[7].

Cela étant, on peut se demander si l'interdisciplinarité, volontiers revendiquée, mais plus rarement pratiquée, ne porte pas en elle son contraire, en renforçant paradoxalement la notion de discipline qui enferme les chercheurs à la fois dans des paradigmes imposés et dans des catégorisations administratives[8].

D'ores et déjà, ce qu'on appelle l'interdisciplinarité d'ordre instrumental n'est généralement, comme son nom l'indique, qu'un transfert des méthodes d'une discipline à une autre dans une finalité d'application. Par exemple, lorsqu'il est fait usage des statistiques dans des domaines tels que la sociologie, l'économie, ou encore la psychologie, il ne s'agit pas véritablement d'une mise en commun de différentes disciplines. De même, lorsque la police scientifique a recours aux sciences et technologies, pour apporter la preuve d'une infraction, on reste dans un cadre juridique : le droit de la preuve. C'est le droit qui décide de la recevabilité et de la valeur probante des éléments ainsi obtenus.

Par ailleurs, lorsqu'il est question de l'interdisciplinarité d'ordre conceptuel, qui fait transiter un concept d'une discipline à l'autre, on s'aperçoit que le concept importé perd de sa précision en chemin. Par exemple, le concept de résilience,

[7] E. Bottini, P. Brunet et L. Zevounou (dir.), *Usages de l'interdisciplinarité en droit*, Nanterre, Presses universitaires de Paris Ouest, 2014.

[8] J.-M. Besnier, « Seul le désordre est créateur, Interdisciplinarité : entre disciplines et indiscipline », *Hermès*, 2013, n° 67, p. 25.

importé dans le domaine de la psychologie par Boris Cyrulnik, a perdu son sens initial. En science, la résilience n'est pas la capacité à « rebondir » suite à un traumatisme, mais l'aptitude d'un matériau à retrouver sa forme originaire, ce qui est impossible pour un être humain. Il faut toutefois reconnaître que c'est précisément ce décalage, cet écart, cette équivoque qui donnent à penser.

À vrai dire, et pour reprendre les propos d'un membre du « Groupe des dix », fondé dans les années 1970 par Edgar Morin, Henri Laborit, Joël de Rosnay, etc., autour de la cybernétique, « l'interdisciplinarité est intéressante tant que l'on ne se comprend pas, et donc tant que l'on cherche à se comprendre »[9]. Mais dès l'instant où les représentants des disciplines se sont compris, l'interdisciplinarité perd de son attrait. Un peu comme si la stimulation n'était que fugace, la mise en relation de deux ou plusieurs disciplines aboutissant toujours à un moment ou un autre à une sorte de fusion-absorption ou de colonisation par une seule d'entre elles.

Ainsi, lorsque Edward O. Wilson élabore *L'unicité du savoir*, il vise l'unité fondamentale de toutes les sphères de l'intelligence humaine qu'il appelle la « consilience ». Néanmoins, sa démarche est réductionniste car ce qu'il recherche, c'est le plus petit commun dénominateur. Prétendant le trouver dans la biologie, il fonde une sociobiologie qui fait la part belle aux sciences expérimentales au détriment des disciplines normatives. De même, lorsque Jean-Pierre Changeux écrit *L'homme neuronal* dans les années 1980, il entreprend de rattacher toutes les valeurs, à savoir le vrai, le beau et le bien, au plan cérébral. Sans doute les plans sont-ils liés, interdépendants, mais leur fonctionnement conserve une certaine autonomie, ne serait-ce qu'en raison du contexte.

[9] Entretiens avec Jacques Sauvan, B. Chamak, *Le groupe des dix, ou les avatars des rapports entre science et politique*, Monaco, Éditions du Rocher, 1997, p. 104.

On en revient toujours aux mêmes limites, liées à des questions de domination entre les disciplines. D'autant que l'enseignement supérieur, tout au moins en France, est marqué par un fort cloisonnement des champs épistémologiques, qui entraîne un morcellement du savoir. Quelles que soient les déclarations d'intention émises, par-ci, par-là, en faveur d'un décloisonnement, force est de constater que l'interdisciplinarité souffre d'un discrédit profond.

Il est vrai que nos institutions anciennes se sont construites sur la « culture odysséenne de la séparation »[10], parfois de l'exclusion, marquée de frontières. Force est pourtant d'admettre qu'aujourd'hui, il n'y a plus d'île. Dans cette nouvelle ère, nous habitons un espace de voisinages immédiats. Devraient correspondre d'autres institutions, une anthropologie renouvelée, une épistémologie plus libérée des carcans disciplinaires.

II. Éloge de l'indiscipline épistémologique

On sait bien que l'hybridation disciplinaire est la clé de l'innovation scientifique et technique. Et l'on n'innove jamais qu'à la marge des disciplines constituées. Face à la sur-spécialisation qui occulte les interrelations entre les « données du monde », il a fallu décloisonner les disciplines. Cependant, on n'est peut-être pas allé assez loin dans l'ouverture. Pour accentuer l'ouverture, la porosité, qui seule permettent le changement de position et la mobilité[11], on ne peut plus se contenter d'en appeler à l'inter-, à la pluri- ou même à la transdisciplinarité, qui finissent toujours par réintégrer quelque giron disciplinaire.

Dans son livre intitulé *Contre la méthode*, le philosophe des sciences Paul Feyerabend en appelle à une théorie anarchiste de la connaissance. Pour lui, « même

[10] M. Serres, *Le gaucher boiteux,* Paris, Le Pommier, 2014, p. 163-164.
[11] A. Badiou et B. Cassin, *Homme, femme, philosophie*, Paris, Fayard, 2019, p. 73.

une science fondée sur la loi et l'ordre ne réussira que si des mouvements anarchistes ont occasionnellement le droit de se manifester »[12]. Et ces mouvements anarchistes du point de vue de l'épistémologie ne peuvent venir que du dehors. Car comment nous est-il possible, demande-t-il, d'étudier quelque chose dont nous nous servons tout le temps ? La réponse est claire : nous ne pouvons pas le découvrir de l'intérieur. Il faut une norme critique externe, il faut un jeu d'hypothèses de rechange. Peu importe que ces hypothèses soient vraies ou non, rationnelles ou non. Il nous faut un monde *autre* pour découvrir les caractéristiques du monde réel que nous croyons habiter.

Pour cela, il faut endosser les valeurs d'éloignement et de détour (s'imposer d'aller chercher ailleurs de nouvelles pistes), les valeurs d'incompétence (s'attacher la coopération de personnes ne connaissant rien au domaine prospecté), voire même les valeurs d'insolence (privilégier le *travelling mental*, le déconcertant ou l'absurde). C'est ce que le philosophe Jean-Michel Besnier appelle « l'indiscipline épistémologique »[13].

Ce cheminement sans plan ni programme, qui est le contraire de la méthode, peut permettre de rencontrer ce que l'on ne quête pas. Parente de la recette, la méthode permet de découvrir ce que l'on sait depuis longtemps. Au contraire, le risque lancé par l'égarement va vers des bifurcations parfois pleines d'une information inattendue. Par la bifurcation, des découvertes imprévues sont possibles, qui nécessitent parfois d'emprunter des chemins de traverse. Cette bifurcation rend possible une extériorité, un écart, un décalage par rapport à nos schémas de pensée usuels. La déviation, divergente, court la chance d'inventer[14].

[12] P. Feyerabend, *Contre la méthode, Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance*, Paris, Seuil, 1975, p. 25.
[13] J.-M. Besnier, « Seul le désordre est créateur, Interdisciplinarité : entre disciplines et indiscipline », *Hermès*, 2013, n° 67, p. 25.
[14] H. Fischer, *La divergence du futur*, Montréal, VLB Édition, 2015.

Avoir une idée préconçue de là où l'on va aller, c'est le meilleur moyen de ne pas y aller du tout. Michel Foucault exprime parfaitement cette forme de philosophie du travail : « Si je devais écrire un livre pour communiquer ce que je pense déjà, avant d'avoir commencé à écrire, je n'aurais jamais le courage de l'entreprendre. Je ne l'écris que parce que je ne sais pas encore exactement quoi penser de cette chose que je voudrais tant penser… Je suis un expérimentateur en ce sens que j'écris pour me changer moi-même et ne plus penser la même chose qu'auparavant »[15].

Sur ce point, on observera que la méthode actuelle de financement de la recherche sur projet peut s'avérer contre-productive. Comment savoir avant même le commencement de la recherche ce que l'on va trouver ? Telle est pourtant la condition du financement. Or, c'est souvent au détour de l'égarement le plus grand que surviennent les découvertes les plus inattendues et surtout les plus fécondes.

Songeons à ce qu'on appelle la « sérendipité ». Le mot est entré assez récemment en usage en français. Il s'agit d'un emprunt de l'anglais *serendipity*, qui est le « don de faire par hasard des découvertes fructueuses ». C'est un mot créé par Horace Walpole à partir d'un conte oriental, *Les Trois Princes de Serendip* (1754). Dans ce récit, trois hommes, partis en mission, ne cessent en chemin de trouver des indices en apparence sans rapport avec leur objectif, mais en réalité nécessaires.

Définie comme la capacité de faire par hasard une découverte inattendue et d'en saisir l'utilité (scientifique, pratique), la sérendipité a en réalité toujours existé. Le phénomène a été présenté par le sociologue Robert Merton comme l'expérience assez générale de l'observation d'une donnée non anticipée, anormale et

[15] M. Foucault, *Dits et écrits (1954-1988)*, t. IV (1980-1988), Paris, Gallimard, 1994.

stratégique, qui devient l'occasion du développement d'une nouvelle théorie ou l'extension d'une théorie existante[16]. C'est l'anormalité, la discordance, le décalage qui vont déclencher un étonnement et un processus d'investigation.

Toute l'histoire des sciences et techniques est riche en découvertes que l'on dit faites par hasard ou par accident. On peut citer la pénicilline, la radioactivité, le Teflon, la cellophane, le four à micro-ondes, les quasars, le Velcro, le pneumatique et tant d'autres. Célèbre est le cas d'Alexander Fleming, plus tard anobli. Ayant constaté que certaines des cultures de bactéries qu'il avait laissées dans un placard pendant ses vacances étaient envahies par une substance bizarre, ce qui avait arrêté leur croissance, plutôt que de jeter les boîtes contaminées, il creusa l'incident et découvrit ainsi le premier antibiotique, la pénicilline. Autre exemple, la découverte du procédé de vulcanisation du caoutchouc par Charles Goodyear, après avoir laissé traîner fortuitement un pot de sève d'hévéa sur un poêle.

Toutefois, à bien examiner les circonstances de ces découvertes, on constate que le hasard n'est pas suffisant, même s'il est nécessaire. Et que la prétendue chance de ces découvreurs est en fait une capacité à percevoir, à inventer, à créer ce à quoi l'on ne s'attendait pas, laquelle capacité repose sur une grande disponibilité intellectuelle.

C'est pour forcer le hasard qu'ont été développées les méthodes de « pensée latérale » dans le monde anglosaxon, notamment. La pensée latérale est définie par opposition à la pensée verticale. Celle-ci est un processus caractérisé par la continuité entre les étapes et la validation pas à pas des hypothèses et de chaque résultat intermédiaire, alors que la pensée latérale peut retenir une solution temporairement absurde pour aller plus loin dans le raisonnement et,

[16] P. Van Andel et D. Bourcier, *De la sérendipité dans la science, la technique, l'art et le droit,* Paris, Hermann, 2013, p. 52.

potentiellement, découvrir au bout de plusieurs autres étapes une solution possible et innovante. Reprenant le concept de la « pensée divergente » ou celui de la « pensée hors des sentiers battus », mises en œuvre par des consultants américains au profit de Walt Disney ou de Steve Jobs dans les années 1960, le psychologue maltais Edward de Bono a popularisé le concept de pensée latérale dans les années 1970. Il la définit comme le fait de « s'échapper d'idées et de perceptions établies pour en trouver de nouvelles »[17].

Les techniques de pensée latérale consistent généralement à trouver une manière provocante de produire une *rupture de continuité* dans le processus de pensée, pour obliger à sortir d'un raisonnement, d'un schéma mental qui risquerait de s'embourber. Par exemple, en inversant ou en exagérant le problème envisagé, en considérant des solutions pratiques ou des analogies avec des problèmes provenant d'un domaine très différent, ou encore en utilisant un mot, tiré au hasard dans un dictionnaire, à titre de *stimulus*.

La méthode de l'inversion est courante en rhétorique. Elle consiste à adopter le point de vue inverse de celui qu'on entend défendre. Sorte d'analyse *pro/contra* bien connue des juristes puisqu'elle est à la base du principe du contradictoire qui consiste à entendre le point de vue de chacune des parties à un procès. Elle repose sur la pensée dialectique, qui n'est pas nécessairement de type thèse/antithèse/synthèse, et qui permet d'adopter le point de vue de l'*autre*.

Le procédé de l'exagération est une forme d'amplification, que l'on trouve souvent dans les œuvres de l'esprit, et qui se rapproche d'une anamorphose. Ainsi, la science-fiction, qui augmente, amplifie, exacerbe et grossit la réalité, afin d'esquisser pour l'humanité le souhaitable, le désirable, peut-être même l'utopique,

[17] E. de Bono, *La pensée latérale*, Paris, Stock, 1972.

mais également, en forme d'antithèse, le néfaste, le dangereux, et à l'extrême, la dystopie[18].

Quant à la ressource du *stimulus*, elle consiste à créer un effet de surprise qui va faire advenir un écart dans la pensée. Par exemple, dans les années 1970, le producteur de musique Brian Eno, qui a notamment collaboré avec David Bowie et U2, a mis au point un jeu de cartes, intitulé les « Stratégies obliques », une méthode pour stimuler la créativité et passer outre certains blocages artistiques. Il s'agit pour l'artiste confronté à un problème de poser une question et de tirer une carte. Celle-ci apporte non pas une réponse, mais une ouverture. Chacune des cartes porte une indication apparemment énigmatique ou ouverte à diverses interprétations, par exemple : « Arrête-toi un moment ». Elle agit comme une tierce personne qui apporte un point de vue nouveau, et surtout qui est sans rapport direct avec la problématique posée. Toutes ces méthodes, populaires aux Etats-Unis dans le monde de l'entreprise, sont des applications de l'obliquité, qui est la mise en œuvre du regard oblique.

III. Pour une reconnaissance de l'obliquité

Le dictionnaire Robert définit le « regard oblique » comme le regard « de quelqu'un qui ne regarde pas droit, en face ». Et ce même dictionnaire ajoute un exemple tiré de Balzac : « Un de ces regards obliques pleins de finesse et de ruse ». Le dictionnaire Larousse parle d'un regard « qui ne fixe pas l'interlocuteur et laisse supposer un manque de franchise ». Comme synonyme, il donne « torve », « détourné », « indirect » ou encore « déloyal », par opposition à « droit ».

[18] P.-J. Delage, « Introduction », *in Science-fiction et science juridique*, Paris, IRJS Éditions, 2013.

D'emblée, on constate que le regard oblique est perçu de manière péjorative, par opposition au regard frontal. C'est un regard en biais, un regard sinueux et louche, alors que le regard de face est droit, il paraît plus franc. Le regard oblique, parfois menaçant, est un regard en coin, en coulisse, jeté à la dérobée. Toutefois, ce discrédit est spécifique à l'Occident. En Asie, notamment en Chine, l'art du détour est conçu comme d'une inépuisable efficacité, non seulement dans la connaissance mais aussi en politique[19]. L'action frontale, l'affrontement en face à face, l'*agôn*, n'ont en effet pas prospéré en Chine comme ce fut le cas chez les Grecs et par suite, dans tout l'Occident. Pourtant les Grecs connaissaient le terme puisqu'Apollon était surnommé « L'oblique », *Loxias*, lorsqu'il délivrait ses oracles.

C'est que, souvent, c'est le détour qui donne l'accès à la vérité. Et ce détour c'est précisément le regard oblique, le pas de côté. Michel Serres l'affirme sans ambages : « Quand la ligne est droite, l'information est nulle, et donc, la méthode stérile »[20]. D'un point de vue épistémologique, le regard oblique nécessite un déplacement, un écart de la part de l'observateur, et ce détournement de la trajectoire peut aboutir à la connaissance.

Pourquoi l'écart que nous prenons vis-à-vis des choses permet-il de les mieux découvrir ? Autrement dit, en quoi le détour donne-t-il un meilleur accès ? Parce que c'est seulement en prenant ses distances par rapport aux choses, en leur laissant du champ, que l'on peut faire advenir du vide. Parce que ce détour n'est efficace que d'être d'abord un passage par la « nuit intérieure ». Parce que cet écart est la condition de la pensée[21]. Sans cet écart, nous serions totalement asphyxiés par des milliards de données, sans espace pour penser, en étant directement intégrés au

[19] F. Jullien, *Le détour et l'accès*, Paris, Points, 1995.
[20] M. Serres, *Hermès V, Le passage du Nord-Ouest*, Paris, Éditions de Minuit, 1980, p. 95.
[21] S. Zizek, *La parallaxe*, Paris, Fayard, 2008, p. 328.

monde. L'abondance des choses empêche de voir. La rumeur des pensées empêche d'entendre.

Ce vide c'est la « part d'ombre »[22], sorte d'espace mental permettant au sens d'advenir, ou d'émerger. Ce vide correspond au non-savoir, qui est l'insu du savoir, sa tâche aveugle. Selon Michel Serres c'est ce non-savoir qui est l'objet de l'épistémologie car « qui veut parler de la science le fait à partir du non-savoir »[23]. Comme si, noyé dans la densité du sens, le non-savoir savait ce que, débordé d'informations, le savoir ne saura plus jamais. C'est que « le savoir contient un aveuglement aussi large qu'est profond le savoir obscur contenu dans l'ignorance »[24].

C'est cette dialectique du vide et du plein qui fonde la philosophie de l'obliquité, notamment en Chine où la sinuosité, le détour sont autant de stratégies politiques et guerrières[25]. Ce vide, est précisément ce qui fait défaut à l'approche frontale, qui repose sur la clôture et l'achèvement d'un système objectal. Si l'on parvient à l'ouvrir et à le fracturer, on fait naître une déviation, qui ouvre au vide. Par glissement, gauchissement, torsion, on crée de la déviance.

En Inde, le jaïnisme professe la doctrine de la non-exclusivité des points de vue : l'*Anekantavada*[26]. Selon cette doctrine, la réalité étant trop complexe, elle ne peut être réduite à un point de vue univoque. Pour pouvoir la saisir, il faut multiplier les perspectives. Cette philosophie est exposée dans un traité datant du V ou IV^{e} siècle avant J.-C., qui pose que les points de vue sont au nombre de sept : le point de vue téléologique, le point de vue général, le point de vue du particulier, le point

[22] P. Larrieu, *La dangereuse utopie d'un monde sans ombre*, Paris, L'Harmattan, 2022.
[23] M. Serres, *Hermès II, L'interférence*, Paris, Éditions de Minuit, 1972, p. 22-23.
[24] M. Serres, *Le tiers-instruit*, Paris, Le Pommier, 2018, p. 128.
[25] F. Jullien, *Le détour et l'accès*, Paris, Points, 1995.
[26] F. Dastur, *Figures du néant et de la négation entre Orient et Occident*, Paris, Les Belles Lettres, 2018, p. 84.

de vue du moment, le point de vue des synonymes, le point de vue étymologique et le point de vue de conformité. Cette pluralité des points de vue s'accompagne d'une doctrine des énoncés conditionnels, qui comprend également une série de sept affirmations paraissant contradictoires, dont chacune est précédée du mot *syat*, que l'on peut traduire par « à certains égards » ou « par certains côtés » : « par certains côtés, c'est » ; « par certains côtés, ce n'est pas » ; « par certains côtés, c'est, et ce n'est pas » ; « par certains côtés, c'est indescriptible » ; « par certains côtés, c'est, et c'est indescriptible » ; « par certains côtés, ce n'est pas, et c'est indescriptible » ; « par certains côtés, c'est, et ce n'est pas, et c'est indescriptible », qui est une combinaison des trois propositions précédentes.

L'accent est mis sur la pluralité irréductible des points de vue, et d'autre part sur la nécessité de les prendre tous ensemble pour approcher le réel. Ceci pour permettre la réconciliation des points de vue opposés et adopter une attitude de *tolérance*. Cette doctrine de la multiplicité des points de vue est celle de la « multiversité », de la « non-unilatéralité » ou « des angles nombreux ». On est très loin du principe aristotélicien de non-contradiction qui prévaut dans le monde occidental depuis des siècles, mais qui n'est pas suffisant pour appréhender la complexité et l'ambivalence du monde.

Adopter un regard oblique, c'est passer par la « tierce place », sans pour autant y demeurer. Passant de tierce place en tierce place, toujours en écart, sans positionnement fixe. Il faut multiplier les perspectives afin de comprendre les choses. Tel le peintre japonais Hokusai nous donnant par ses trente-six vues, à contempler le mont Fuji à chaque fois différent, selon le temps du jour et la saison. Cette diversité de points de vue est source de richesse. Le regard oblique présente en conséquence certains traits caractéristiques, qui en font un regard de l'*autre*. Comment en effet acquérir tolérance sinon en se plaçant du point de vue de l'*autre*, à savoir de l'autre

côté ? C'est là l'altérité, la véritable, non celle qui s'enferme dans une logique de l'*alter ego,* comme un moyen de ramener l'*autre* au *même*.

Il ne s'agit plus, dès lors, d'un choix hégémonique d'une discipline au détriment d'une autre (ex. sociobiologie), ou de juxtaposition égalitaire de celles-ci (pluridisciplinarité), ou encore de prudente conciliation entre les disciplines. Il s'agit de dire une *chose nouvelle* à travers et grâce aux termes offerts par l'*autre*. L'obliquité met en œuvre ce qu'on peut appeler « l'alterdisciplinarité », qui permet d'adopter le point de vue de l'*autre*, de n'importe quel *autre*. En particulier, le non spécialiste, l'incompétent, l'étranger, l'*autre*, le tout *autre* peuvent apporter un regard candide, une vision globale car lointaine, et susciter un étonnement. On dit souvent que la philosophie n'est autre que la capacité de s'étonner. Et si l'étonnement était la condition même de toute pensée ?

Concrètement, les chercheurs ne doivent pas hésiter à solliciter le point de vue de tiers, totalement étrangers à la discipline. La docte ignorance est dotée d'un sens profond. C'est une science nesciente, qui sait une chose ignorée : « je n'ai rien découvert ; j'ai seulement appris ce que je savais », dit Lévine, méditant sur le sens de la vie à la fin d'*Anna Karénine*. Les chercheurs ont tout intérêt à concentrer une partie de leurs efforts sur des perspectives en apparence étrangères. Et ils doivent également, pour devenir étrangers à eux-mêmes, passer d'un axe de recherche à un autre dès lors que, bien souvent, la réponse à un problème repose sur la résolution d'un autre problème.

Cette contorsion, déroutante, peut-être salutaire Elle requiert un travail d'itinérance, d'égarement. Ce type de travail a bien sûr ses exigences. Il faut d'abord accepter de mal comprendre ou même de ne pas comprendre. Accepter, ensuite, de s'égarer et donc de douter. Saisir, enfin, que l'on en reviendra toujours à ce que l'on

est parce qu'il ne peut pas en être autrement. La recherche entretient ce lien précieux avec le voyage et l'égarement[27].

Par opposition au regard qui va droit au but, le regard oblique est une errance plus qu'une itinérance. Il buissonne, diverge, papillonne, s'égare, s'exile, se perd. Choisir le porte-à-faux pour, paradoxalement, essayer de cheminer vers le vrai. Ceci requiert une certaine dose d'humilité. Car il faut admettre qu'il y aura toujours un trou dans le savoir. C'est le non-savoir. Un trou, cela signifie un défaut, une absence, un blanc dans le texte : le signe patent d'un insu, d'une incomplétude. Mais un trou, c'est aussi un lieu de passage, une ouverture...

ICONOGRAPHIE : *Les ambassadeurs*. Peinture de Hans Holbein Le Jeune.
https://pixabay.com/fr/illustrations/vortex-la-fusion-bleu-violet-1264042/

[27] É. Tassel, « L'égarement en droit, Pour une philosophie de l'égarement », *Revue Droit & Littérature* 2021, n° 5, p. 255.